

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode, qui se pique de politique, — à sa façon, — a depuis quelque temps porté ses regards vers l'Orient; elle a été jusqu'à fouiller dans le passé et le présent des harems, avec l'espoir d'y trouver des éléments nouveaux dignes de son imagination fantaisiste. Qu'en sortira-t-il? nous ne savons trop; pourtant nous pouvons prévoir que les turbans de gaze, les broderies d'or, les sequins, etc., seront fort en jeu dans les prochaines créations de la mode.

Nos lectrices connaissent déjà le chapeau *Serbe*, sorte de calotte grecque, en fentre ou velours, entortillée de gaze ou de tulle formant turban et qui revient se nouer devant. Un essai un peu imparfait en a été tenté aux bains de mer, comme nous l'avons déjà dit, et il y a pleinement réussi.

Les sequins d'or disposés en franges seront fort bien utilisés, cette saison, par les modistes; elles comptent s'en servir pour border la passe de certains chapeaux élégants: les chapeaux de théâtre, par exemple. Ces sequins, tombant sur un tour de tête bien vaporeux, en tulle blanc ruché, ne manqueraient pas de charme, il nous semble; mais il ne faudrait pas qu'on en abusât.

Ce ne sera pas, du reste, la seule façon d'employer le sequin, qui certainement trouvera sa place en collier, en bracelet, en boucles d'oreille — nous en avons déjà beaucoup vu — et en garniture originale de vêtement ou de costume. On nous a même signalé une nouvelle création dont le nom est bien de circonstance: c'est la veste *Validé*. Nous aurons sans doute occasion d'en reparler.

Le plus grand succès attend le chapeau de feutre à long poil soyeux et le chapeau de peluche; ce dernier surtout est plein de coquetterie et seyant au possible. Ce tissu est doux au visage, agréable à l'œil. Qu'elle soit blanche ou brune, rose ou bleue, rouge ou vert bouteille, la peluche offre toujours ce même *bourru soyeux*, aux reflets chatoyants, qui forme son caractère propre. Un des avantages du chapeau de cette nature, c'est qu'il demande peu de garnitures.

Le col et la manchette Louis XIII, dont nous avons annoncé l'apparition à la fin de l'hiver dernier, se montrent de nouveau à l'horizon. Espérons que, cette fois, on les accueillera plus favorablement; il y a assez longtemps — les *LINGÈRES* peuvent en témoigner — que les femmes portent des cols d'homme, pour qu'elles reviennent à des allures plus féminines. Un col rabattu, dégageant le cou et laissant voir un peu de beau linge avec broderie ou dentelle, nous semble plus favorable à la beauté.

Le col Louis XIII moderne, monté sur un poignet, est large et rabattu tout autour, en s'arrondissant jusqu'au bouton qui le ferme devant. On le fait en fine toile, entouré de deux rangs de piqûres, ou garni de dentelle épaisse. Ce serait d'une rare élégance que de le porter en guipure ancienne. La manchette, assortie nécessairement au col, se porte sur une manche de robe boutonnée au poignet.

D'autres cols rabattus se recommandent à l'attention de nos lectrices; nous citerons, entre autres, le col *Adélaïde*, dont le genre rappelle la mode de 1830. Ce modèle, en organdi très-fin, brodé et garni de valenciennes, est posé sur un col de foulard blanc ou rose, sur lequel il forme transparent; le devant se prolonge comme une sorte de barbe double que l'on noue devant en guise de cravate.

Pour dîner, lunch, théâtre, etc., on fait de gracieuses collerettes et de jolis fichus. Les premières se composent d'un plissé de crêpe lisse ruché, voilé

de dentelle, avec un jabot faisant suite pour le devant du corsage. Ce jabot est composé d'un bouillonné de gaze argentée, de nuance très-pâle, bleue, rose, etc., entremêlée de dentelle et terminé par un nœud. Voilà le genre, mais on en varie la disposition, et toujours la sous-manche ou la manchette s'y rapporte complètement.

Comme fichu, nous signalerons un gracieux modèle qui nous a plu tout de suite: sur un poignet d'organdi de cinq centimètres est monté un plissé de crêpe lisse; puis vient se fixer au pied du



P. N° 331. — FICHU-MANTILLE POUR DINER OU SOIRÉE.



plissé, par derrière, un chou de blonde blanche. La blonde forme ensuite un coquillé qui côtoie le plissé, les coquilles s'inclinent de chaque côté à plat, et le tout se termine par un nœud de ruban. C'est extrêmement simple à faire et d'un ensemble charmant. La sous-manche est combinée de la même façon pour manche de robe Louis XV, la seule admise le soir.

On nous écrit de tous côtés pour savoir quelle sera la forme des manteaux d'hiver; nous ne saurions mieux faire que de répondre ici à nos aimables correspondantes.

Et d'abord, vidons une question toute particulière. — Une robe en velours, garnie de zibeline, peut-elle se porter dans la rue? — Oui et non. Un vêtement de cette nature, s'il est beau, se porte à Paris le soir, pour aller dans le monde ou au théâtre; mais il ne serait pas élégant de le mettre dans le jour, à moins qu'on ne soit plus jeune.

Quant à la nature des nouvelles confections, ainsi que nous le pressentions, la plupart sont longues et amples.

Le paletot droit en faille, doublé de dos de gris et bordé d'une belle fourrure, sera toujours fort bien porté par les jeunes. Le paletot-cuirasse, forme sac, descendant aux genoux et fermé devant par deux rangs de boutons, est le vêtement courant, celui que portent la généralité des Parisiennes.

Enfin, il y a un nouveau et très-joli modèle que nos lectrices pourront voir sur notre grand Panorama des modes d'automne et d'hiver et qui a nom : manteau *Douairière*. La forme en est très-ample; elle comprend des devants tout droits, un dos et des manches, genre dolman, avec une jupe ronde et plate, montée sous cette espèce de dolman. Cette dernière partie ne dépasse pas en longueur les devants, auxquels elle est assujettie par la couture de côté. De petits galons étroits et une jolie fourrure ornent tous les bords de ce riche manteau, qui convient surtout à une femme sortie de la seconde jeunesse.

— Portera-t-on encore la poche? nous demandent quelques-unes de nos lectrices. — Oui, certes, et très-variée. Elle constitue même un des côtés piquants de la physionomie du costume actuel, et sa garniture doit se rapporter entièrement à celle de la manche. Plus une polonaise, par exemple, offre de simplicité, et plus la poche et la manche devront être garnies.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 331.

FICHU-MANTILLE POUR DINER OU SOIRÉE. — Ce joli modèle est en blonde espagnole blanche et surah cardinal. Le corps principal est une pèlerine à pans arrondis, dont l'un est beaucoup plus long que l'autre. Un double col de surah orne la partie supérieure, avec des ruches intérieures en tulle de soie; des nœuds papillon en ruban de même nuance s'étagent sur l'épaule gauche. Les pans du fichu sont noués au bas du col; l'un retombe flottant, l'autre est drapé de côté au bas de la taille, où il se trouve fixé avec la poche. Celle-ci, en surah cardinal, est un véritable sac garni dans le haut d'un parement rabattu, et dans le bas d'un nœud de ruban; deux montants de ruban fixent le sac à la taille du corsage. Les sous-manches de la robe sont assorties aux ruches du fichu.

DG. N° 682.

NOUVEAUX MODÈLES DE COSTUMES, CONFECTIONS ET MODES D'AUTOMNE. — 1. Jeune garçon de sept ans. — Costume en drap bleu marine, garni de galons blancs. — Pantalon court dépassant seulement le genou, fendu sur le côté, dans le bas, avec deux boutons de nacre. Blouse droite, sans autres

coutures que celles des épaules et des dessous de bras. Le bas, fendu sur les côtés comme le pantalon, est comme lui orné de boutons. — Ceinture de cuir blanc serrant la taille. — Large col à la Colin, en toile bleue lisérée de blanc, formant deux pans (à la façon d'une cravate) négligemment noués devant. — Chapeau genre *Béarnais*, en feutre bleu, garni de velours noir et de houppettes de soie assortie.

2 et 3. — Paletot *Montenegro* (vu de face et de dos). — Ce vêtement est en drap velours gris. Les devants sont ceux d'un paletot ordinaire, à l'exception de la partie droite, qui se prolonge au milieu en longue pointe; celle-ci va jusque derrière se boutonner au milieu en réunissant les plis. Le dos du paletot est fait avec un pli Watteau, que l'on retourne vers le milieu de la hauteur en le fixant par un bouton de velours. Un velours très-étroit suit tous les bords du vêtement en soulignant l'ourlet. Col rabattu en velours. Parement de velours aux manches; poche carrée, également en velours, dans le bas du vêtement; nœuds de ruban gris comme ornement. — Cette jolie confection est posée sur un costume de cachemire et faille noire, dont le jupon est entouré d'un volant et d'un bouillonné à double tête. — Lingerie plate en toile et cravate à nœud marin. — Chapeau de feutre noir; passe diadème; le fond pointu, arrondi à l'extrémité. Ruche en faille crème dessous, tout autour; torsade et nœuds de ruban dessus, avec plumes de coq ou héron.

4. Costume *Hongrois* en drap du Thibet vert bouteille. — Jupon rasteur, sans garniture, ample et très-ondoyant du bas. — Seconde jupe courte et ronde jusque derrière, où elle forme une traîne qui se relève en passant dans un anneau de fourrure. — Paletot cuirasse demi-ajusté, garni devant de deux bandes de renard argenté; ces bandes passent sur les épaules en formant, d'un côté, l'anneau ci-dessus indiqué, et de l'autre plusieurs boucles plates. Un bracelet de même fourrure entoure le bas de la manche. — Lingerie en toile. — Capote de velours gros vert. Fond mou formant bavolet; passe coulissée, doublée dessous de satin vert clair. Bandeau de feuillage en velours de plusieurs teintes sur le sommet, et touffe de roses rouges sur le côté derrière. Brides mentonnières en ruban gros vert assorti.

5. Manteau *Abbesse* en velours côtelé marron foncé. — La forme de ce vêtement est celle d'un paletot non ajusté devant et derrière, et fendu par en bas de chaque côté. La manche, très-compiquée, comprend une manche pagode large du bas, à laquelle tient, du haut jusqu'à la couture du coude, une autre partie terminée en carré. Une cordelière se déroule en anneaux entrelacés entre les deux parties de la manche. Une belle passementerie à jour, avec haute frange grillée, orne tous les bords du vêtement. — Robe de cachemire gris feutre, entourée dans le bas d'un volant dont la tête est soutenue par un biais. — Lingerie plissée et festonnée, en fine percale à mille raies rouges et blanches. — Capote de velours noir à passe diadème, bordée de faille caroubier; plume de cette nuance posée à cheval sur le dessus, avec réunion de coques de ruban assorti, disposés au pied de la plume.

6. Costume *Capitan* en velours frappé et faille réséda. — Jupon à traîne, avec grand volant plissé derrière, garni devant d'un petit volant plissé, puis de trois volants plats à bords découpés. — Grande confection non ajustée. Le milieu devant est en velours frappé; il se termine en pointe arrondie. Les côtés de ce même devant, drapés et relevés dans la couture de côté, sont en cachemire. Le dos a une couture au milieu; deux revers de velours frappé se rabattent de chaque côté, en soulevant le bas en plusieurs drapés qui se répètent sur le côté avec ceux des devants. Manche de dolman et pèlerine drapée derrière, avec cordelière à glands sur l'épaule. Une belle frange à double grelot orne tous les bords du vêtement. — Lingerie en organdi ruché. — Chapeau de feutre à passe relevée d'un côté. Une plume blanche part de ce point et s'en va serpentant sous le chapeau jusque derrière; plume semblable dessus.

7. Paletot de jeune fille, en drap gris foncé. — Ce vêtement est de forme demi-ajustée, fendu dans le bas derrière, et à manches rondes. Le milieu du dos, en velours côtelé, forme deux petites basques superposées. Des bandes étroites de même velours sont posées sur les bords et encadrent la partie du dos que nous venons d'indiquer. La poche est faite de ce velours, ainsi que le parement et les manches. — Robe princesse en drap bleu pâle, sans garniture. — Lingerie festonnée et ruchée. — Chapeau à passe de velours bleu et fond mou en surah gris, orné dessus et dessous de clochettes de velours rosé.





1355<sup>fr</sup>

*Jules David*

*Bonnard*

*A Long sup. r. de Marsis. 66*

*Ad. Goussard & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

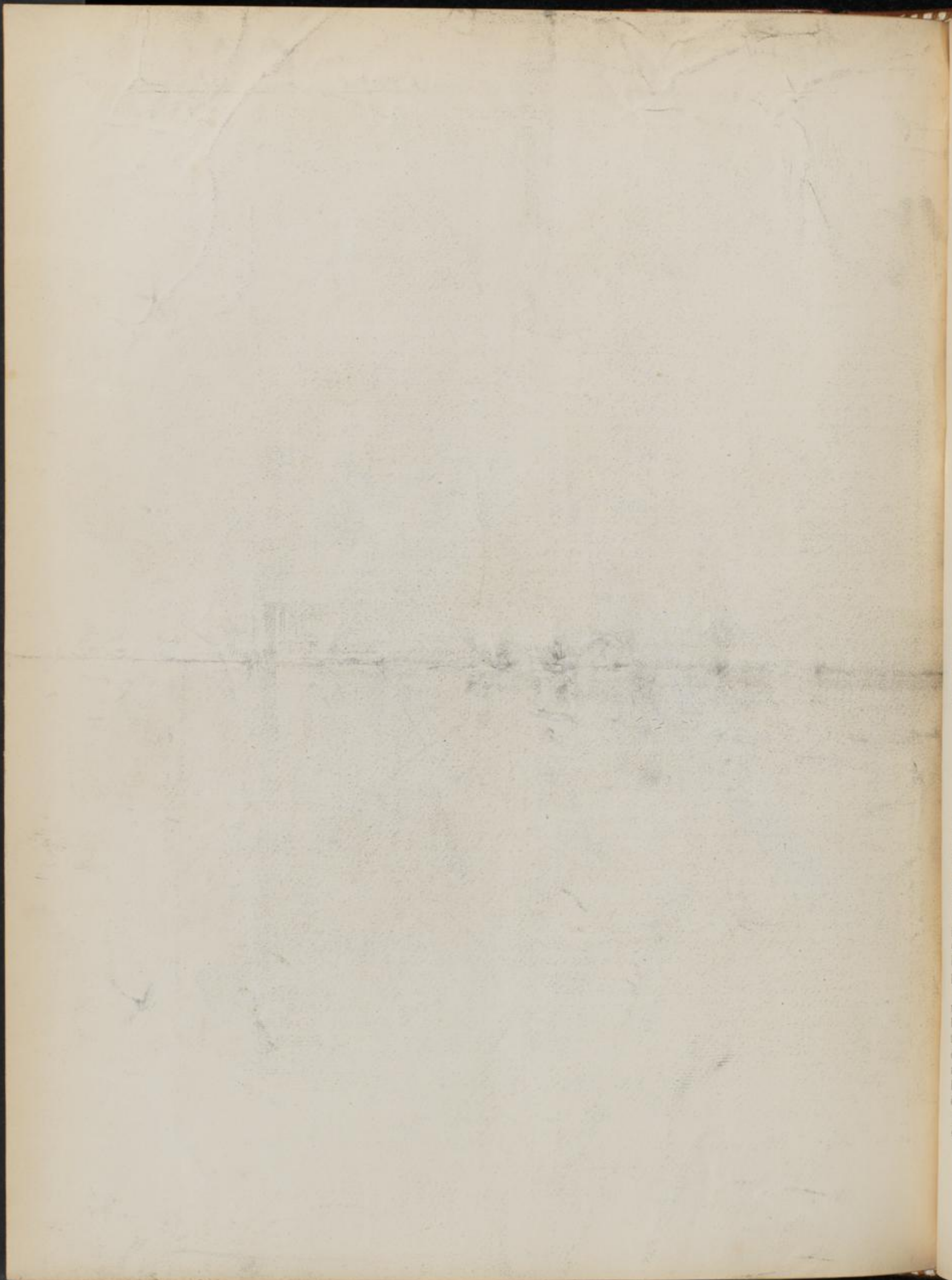
## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffure de Jeune Personne et Costumes d'Enfants de M<sup>me</sup> Morison, r. d'Autin, 14.  
Cinture-Royale de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, r. Auber, 12. Parfums de Ed Pinand, Boul. des Italiens, 30.  
Machines à coudre de H Seeling, B<sup>te</sup> Sebastopol, 70, et r. N<sup>os</sup> des F. Champs, 79.*

Entered at Stationer's Hall







## Description de la gravure colorée n° 1355 E.

## TOILETTES D'AUTOMNE.

1. Costume en sicilienne grise de deux tons, pour fillette de sept à huit ans. — Robe princesse devant avec garniture de boutons; dos à basque et jupe plissée au milieu derrière. Deux plissés ornent le bas de la jupe avec un rouleauté au-dessus; ce rouleauté encadre les devants et, bordant les épaules, va surmonter deux plissés qui terminent la basque. Nœud de ruban sous cette dernière, ainsi qu'en haut et en bas de la poche. Double plissé autour des manches. — Lingerie en nansouck festonné. — Chapeau de feutre entouré de ruban gris et garni d'une rose. — Bas écossais et demi-bottes en chevreau noir.

2. Costume en cachemire brun carmelite et cachemire vert électrique. — Juppon à traîne, entouré d'un volant dont le bord est «roulé», puis d'un plissé, tous deux surmontés d'un ruché de cachemire vert à bords rouleautés, lequel est fixé par le milieu au moyen d'un liséré. De ce ruché, par derrière, s'échappe un coquillé de plissés. Deux écharpes aux deux couleurs, drapées ensemble et terminées par une frange verte, garnissent en biais le devant du juppon, qu'elles soulèvent en pouff derrière. Poche garnie de franges vertes sur le côté. — Cuirasse à plastron vert devant, où elle est couverte d'un grillage en cordelières marron. Même disposition pour le dessus des manches, qui se terminent en sabot avec un plissé garni d'un nœud de ruban. — Lingerie plissée en baliste. — Chapeau de feutre crème, incliné à la *Marie-Stuart*. Garniture de velours noir disposé en nœud alsacien et de fleurs jardinière.

3. Costume en foulard bleu marine de deux tons, pour fillette de huit à dix ans. — Juppon entouré derrière de trois petits volants à tête, avec «montants» coulissés sur les côtés et nœuds en échelle au milieu. — Cuirasse avec léger écart dans le bas devant et nœuds de ruban continuant la disposition du juppon. Un volant à tête coulissée simule la berthe dans le milieu du corsage; même garniture au bas des manches. — Lingerie festonnée et ruchée. — Chapeau de feutre blanc, garni de ruban de velours bleu et d'une plume blanche. — Bas de fil d'Écosse à rayures bleues.

4. Costume en drap-feutre havane, pour petit garçon de quatre à six ans. — Vêtement de forme princesse demi-ajustée, semblable à un paletot. Des pattes bordées de soie le ferment par devant et ornent le dessus des manches avec de petits boutons de soie. Plissé de soie au bas du vêtement derrière et nœud de ceinture en velours noir. — Lingerie fermée en toile fine. — Chapeau de feutre havane et ruban de velours noir.

## CHRONIQUE MONDAINE

Il y a beaucoup d'étrangers en ce moment à Paris, beaucoup d'Anglais, d'Américains, d'Espagnols et d'Allemands. Les Anglais surtout sont très-nombreux. On en rencontre partout; ils exploitent la capitale et ses banlieues. Nous en avons vu qui pérambulaient dans la vallée de l'Étang, un lieu ignoré même de la plupart des Parisiens, et pourtant c'est joli, ombreux et frais comme la Suisse. Ils affluent sur le boulevard et dans nos promenades.

Il y a dans les habitudes parisiennes quelque chose qui leur plaît par-dessus tout : c'est la vie du *déhors*. Les Anglaises sont heureuses comme des écoliers en congé, lorsqu'elles peuvent s'asseoir sous l'auvent d'un de nos cafés en vogue pour y prendre des glaces ou pour déjeuner en plein air!

La liberté octroyée aux femmes de hanter les cafés et les restaurants commence à se pratiquer même en Angleterre. Les dames, à Londres, ne vont pas encore dans les tavernes, mais elles se montrent volontiers dans un ou deux restaurants en vogue pour y dîner à la française. Elles ont de plus une tendance aujourd'hui très-accusée, non-seulement à modeler leurs toilettes sur celles des Parisiennes, mais à prendre le plus possible de leurs manières et de leur tenue.

Il y a là un motif pour les dames françaises de s'observer et de perfectionner même le mérite qui leur vaut une si flatteuse dis-

tingtion. A ce point de vue, peut-être conviendrait-il de rappeler certaines petites assertions critiques qui ont été parfois risquées à leur sujet par des observateurs étrangers. Elles jugeraient de l'importance qu'elles doivent y attacher.

Le prince de Ligne, tout en rendant pleine justice à la grâce des femmes françaises, prétendait cependant que cette grâce avait souvent quelque chose de *prévu* qui nuisait à son effet. Il assurait qu'on pouvait toujours voir venir, en causant avec elles, un mouvement de bras ou une inclinaison de tête.

Nous ne croyons cette observation rigoureusement vraie qu'à l'égard des Françaises qui manquent d'esprit, et nous dirons, dans leur intérêt, en quoi il leur serait facile de ne pas toucher aux limites du reproche qu'elles justifient exceptionnellement. Le moyen consisterait, entre autres, à éviter le retour trop fréquent de certains gestes pour lesquels elles semblent avoir une prédilection étudiée : par exemple, croiser les bras de manière à ce que l'extrémité des doigts d'une main touche au coude de l'autre bras; se déganter sans propos, quand elles ont une jolie main, pour rajuster quelque désordre supposé dans leur coiffure; jouer en causant avec les doigts, en promenant le pouce itérativement sur le médium ou l'annulaire; se toucher machinalement le menton, ou bien encore se passer un doigt sur le haut du front.

Tout cela est de pratique habituelle chez une foule de Parisiennes. Cela leur est aussi familier que certaines façons de parler qui, par l'exagération creuse des épithètes et des adverbess, donnent à leur phrase une sonorité vide de sens qui fatigue. Les mots dont elles font un emploi machinal, tels que « délicieux, épouvantable, fabuleux, spécial, *c'est-à-dire que*, » sont en très-grand nombre. Mais là n'est pas le plus sérieux reproche qui ait été formulé.

Aujourd'hui, les femmes, par suite des notions encyclopédiques qu'on fait entrer dans l'éducation qu'elles reçoivent, commencent à parler de tout avec une verve qui ne perdrait rien à être modérée : politique, sciences, beaux-arts, voyages, etc. Elles parlent de tout comme en peuvent parler des personnes douées d'imagination, mais à qui le temps ou la vocation vraie manquent pour approfondir. Leur conversation perd ainsi de ce charme qu'elles savent si bien jeter sur des questions qui tiennent à l'esprit et au sentiment. Il est probable qu'elles gagneront beaucoup à comprendre tout le préjudice qu'elles se causent en se laissant aller au désir de paraître érudites et savantes. Les femmes, il ne faut pas l'oublier, sont des ornements dans la vie, et il est dans la nature et le caractère de tout ornement d'être léger et charmant, qu'il soit de marbre, de bois ou d'or.

Les étrangers qui visitent Paris à cette période de l'année sont bien avisés. Paris, au mois de septembre, a une physionomie particulière. Ce n'est pas encore l'automne et ce n'est plus l'été. La température est douce. Ceux qui reviennent du Midi la trouvent rafraichissante, ceux qui arrivent du Nord la trouvent tiède et bien-faisante. Les théâtres inaugurent leur saison et combinent à qui mieux mieux leurs attractions. Septembre est le mois où les richesses gastronomiques abondent. Les courses au bois de Boulogne, qui nous reviennent, rappellent à Paris bon nombre de nos notoriétés, et lui rendent épisodiquement de son animation et de son élégance; enfin, les excursions campagnardes ont encore de très-vives attractions.

Nous sommes presque à la fin de septembre, et les derniers échos de la saison des bains de mer nous arrivent de Dieppe. Cette station thermale a été moins fréquentée que l'année dernière, et, selon le mot d'une dame appartenant au *high life*, on n'y a trouvé « presque pas d'élégance. »

Cependant Dieppe a été doté d'un *Bank* touchant au Casino et fort bien établi; le Casino a été remis à neuf, embelli, orné. Mais la mode a ses caprices.

Eugène CHAPUS.



## DÉTAILS DE MODES

1. Robe de nansouk pour baby de six mois. — Corsage tout plissé, se boutonnant derrière, et jupe froncée, brodée de trois rangs de larges étoi-



1. Robe de nansouk pour baby.

les à jour. Une broderie assortie forme berthe autour du corsage. — Pour compléter la toilette on ajoute une ceinture en large ruban.



3. Costume de petite fille (vu de face).

2. Tablier en nansouk, plissé devant et froncé derrière où il boutonne ; bandes plissées, garnies de dentelles basses, faisant berthe dans le haut et formant la manche. Quatre rangs de piqûres au-dessus de l'ourlet. Ceinture en nansouk et petite dentelle nouée derrière. (Ce modèle sort, ainsi que le précédent, de chez M<sup>me</sup> Gervais, 9, rue Dauphine.)

3 et 4. Costume de petite fille de quatre à cinq ans, vu de face et de dos. — Il se compose dessous d'une robe anglaise bleu marine et dessus d'un paletot. — La robe, en toile, est garnie d'un haut plissé simulant la jupe. — Le paletot, en alpaga gris, est droit devant et légèrement cintré der-



2. Tablier en nansouk.

rière, où il s'ouvre à partir de la taille. Le haut du dos est décollé en carré ; puis une bande plate, entourée de plissés et formant un col rabattu



4. Costume de petite fille (vu de dos).

devant, encadre et garnit le dos. Ruban bleu au bas des manches et nœuds sur le dessus.

5. Capote de velours épinglé gris perle. Fond mou, plissé dans le bas derrière, terminé par deux rangs de blonde anglaise faisant bavolet ; deux rubans gris, noués au milieu derrière, simulent une coulisse. Blonde légè-



rement soutenue au bord de la passe, grimant sur un nœud de velours

ailes aux reflets chatoyants, assorties aux nuances diverses des autres plu-



5. Capote de velours épinglé.

rouge cardinal; celui-ci, pris dans la passe, va se fixer au sommet du chapeau. Brides de ruban assorti au velours.

6. Chapeau tout en plumes. La carcasse en tulle forme un fond bombé



6. Chapeau tout en plumes.

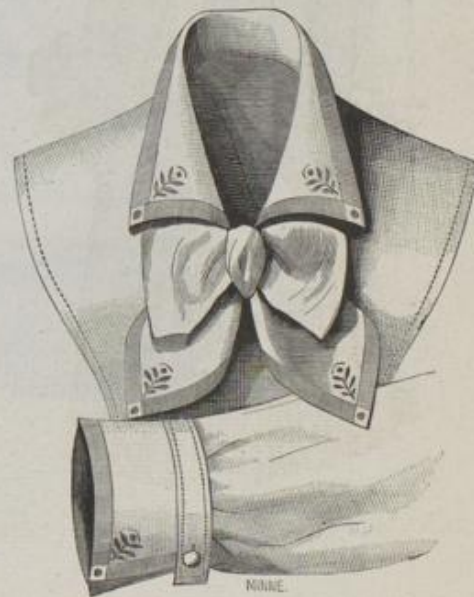
mes, ornent les côtés en aigrette. Barbes mentonnières en gaze blanche.

7. Col montant à coins cornés. Cravate à nœud marin et sous-manche, le tout en toile blanche à bordure de percale écossaise.



7. Col montant à coins cornés.

et une passe diadème. Sur celle-ci court une bordure en lophophore, tandis que le fond est complètement recouvert de plumes de coq rouges; deux



8. Col paysan en toile.

8. Col paysan en toile, avec bordure imprimée. Nœud de cravate et sous-manche assortis.





PLANCHE DG. N° 682. — NOUVEAUX MODELES DE COSTUMES.





E. DESCHAMPS



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE. — SUITE.)

Le baron était devenu pâle comme la mort : M. Ristain ne l'avait pas cru sur parole!

— Mon Dieu! murmura Albertine, qu'avez-vous, monsieur le baron? Vous paraissez souffrir?

— Ce n'est rien..., dit avec effort Dimitri, rien du tout, mademoiselle. Peut-être la chaleur... Ne faites pas attention.

Quelques instants après, il demanda la permission de se retirer en promettant au banquier d'aller lui faire sa visite.

A peine fut-il parti qu'Albertine fondit en larmes. La pauvre enfant! son secret lui pesait trop; le chagrin l'avait trahi.

— Ma fille! ma chère fille! pourquoi pleurer? De grâce, calme-toi... Voyons, sois raisonnable. Je t'en prie, remets-toi...

Et autres discours qui sont le vocabulaire en usage devant une grande peine, mais qui échouent infailliblement. Est-ce que l'affliction sérieuse entend les paroles consolantes?

M. Ristain, qui s'épuisait en exhortations, finit par comprendre qu'il devait laisser à cette douleur son libre cours : c'était le meilleur moyen d'en finir. En effet, quand Albertine eut versé à peu près toutes ses larmes, elle se pencha sur l'épaule de son père et lui dit d'une voix toute brisée.

— J'ai honte de moi... Que penseras-tu de ta fille?

— Remets-toi, et n'envisage pas ainsi les choses. Ta sympathie pour cet étranger n'était pas ignorée de moi. Je ne te la reprocherai pas. Ce serait absurde; seulement, il est à regretter que tu aies fait porter ton choix sur un homme qui, pour une cause ou pour une autre, vous échappe toujours.

— Tu as raison, cher père, mais ce n'est pas ma faute.

— Nous verrons ce qu'il y aura à faire. Sèche tes yeux. Je t'ai toujours dit que je ne contraindrais en rien ta liberté quant au mariage. Ainsi, mon enfant, si tu penses être heureuse en épousant M. de Schouloff, je n'y mettrai pas d'empêchement.

— Oui, se dit Albertine, mais voudra-t-il de moi?

## IX

Au moment où le baron rentrait chez lui, Ivan lui remit une lettre portant le timbre de Russie.

Dimitri reconnut tout de suite l'écriture d'Olga; mais il fut surpris de se sentir à peu près sans émotion. Il posa près de lui, sur sa table, cette lettre qu'il eût précipitamment ouverte, quinze jours auparavant, et il se mit à réfléchir sur les incidents de la soirée.

Il était partagé entre deux sentiments bien distincts : l'enivrement que cause un amour vrai, naïf, profond, — et ensuite la révolte que son honneur éprouvait de la méfiance conçue par M. Ristain à son égard. Il ne se disait pas, — ce qui eût été plus juste, — que lui-même il avait pu donner lieu à cette méfiance, puisqu'il s'était présenté sans titres, ne s'était pas nommé, et n'était pas revenu. Non, il soutenait sa fantaisie dans ce qu'elle avait de bizarre, et il n'en admettait pas les conséquences naturelles. Songeait-il au pauvre M. Ristain, Dimitri s'indignait et frappait du pied; ramenait-il sa pensée sur l'image touchante d'Albertine, il s'attendrissait et tombait dans la muette contemplation de son rêve intérieur...

Mais cette lettre, cette lettre de Russie, ne l'ouvrirait-il donc pas? Il allongea négligemment la main, prit la lettre, rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Après ce que vous m'avez écrit, après votre départ, ou plutôt votre fuite, je devrais considérer tout comme fini entre nous.

Je me l'étais promis du moins, et je cède, et ma faiblesse l'emporte. Revenez, Dimitri; je n'ai pu m'habituer à votre absence. Ne soyez pas impitoyable envers une femme qui n'a eu d'autres torts envers vous que ceux de sa jeunesse et d'une coquetterie naturelle à son sexe. Revenez..., ma main est à vous!

» OLGA. »

Quinze jours plus tôt, comme nous le disions tout à l'heure, cette lettre eût jeté Dimitri dans l'enivrement, dans le vertige; il eût immédiatement pris le chemin le plus court pour retourner à Saint-Petersbourg. Et maintenant, il demeurait froid à côté de cette fougue brûlante; il ne paraissait plus croire à l'amour, lui qui avait tant souffert!

Il fit l'examen de son cœur, il n'y trouva plus que les cendres de son ancien amour. Et pourquoi? Parce qu'en vertu de la loi de rénovation, à l'ancien amour avait succédé l'amour nouveau. Dimitri ne pouvait pas même se rejeter sur des remords; ce nouvel amour, il ne l'avait pas cherché, il l'avait rencontré et subi. Comment cela s'était-il fait? il l'ignorait. Beau sujet pour devenir fataliste. Vainement, afin de se combattre un peu lui-même, évoqua-t-il Olga dans sa fierté d'autrefois, en lui prêtant le charme inconnu de la soumission; le masque de la douceur éclatait sur ce visage altier. Malgré lui, le jeune homme se disait « cela n'aurait qu'un temps. »

Mais en revenant à Albertine, il sentait une blessure toute fraîche, une blessure bien cruelle. « Quelle opinion aurait-on de lui plus tard, lorsque, dès à présent, on l'avait estimé assez peu pour mettre en doute sa bonne foi! Pouvait-il être aux yeux de M. Ristain un gendre sérieux, celui dont la parole avait été récusée? »

Si Dimitri avait eu un cœur vraiment généreux, il n'eût songé qu'à la jeune fille qu'il avait laissée émue et interdite, pauvre colombe effarouchée; il n'eût envisagé que la peine d'Albertine; il eût voulu tarir ses larmes innocentes; en un mot, il eût été grand et digne.

Il y a si peu d'hommes qui soient grands! ou bien tant d'hommes le paraissent d'abord, qui bientôt se lassent de leur rôle!...

Dimitri resta donc sous le coup de l'affront qu'il s'exagérait, et cette violente préoccupation lui fit passer une nuit d'insomnie.

Nous ne nous hasarderions pas à parier que, de leur côté, M. Ristain et Albertine eussent dormi beaucoup.

Le lendemain matin, on annonça au baron qu'un monsieur désirait lui parler. Il se dit : « Ce ne peut être que M. de Beauséjour. » Il ne s'était pas trompé.

Le vicomte avait déposé son air folâtre.

— Monsieur le baron... dit-il, après avoir accepté un siège.

— Pardon, interrompit M. de Schouloff, je sais d'avance que vous allez me proposer une rencontre.

— Tout juste. Mais qui vous le fait présumer?

— Votre visite matinale à un homme qui n'est pas votre ami; puis le blâme un peu vif que j'ai infligé hier aux gens qui vont à la piste de ceux qu'ils ne connaissent pas.

— Ce sont ces paroles de blâme que je viens vous prier de rétracter.

— Quelle plaisanterie! dit le baron sans s'émouvoir. Je n'ai jamais rien rétracté, et je ne commencerai pas quand j'ai raison.

— Alors nous nous battons, monsieur. Et comme je suis l'offensé...

— Vous, l'offensé?

— Je choisis l'épée.

— Cela m'est parfaitement indifférent, dit M. de Schouloff.

— Ah! ça, se demanda Gontran, est-ce qu'il tire l'épée comme Grisier, lui qui joue la comédie comme Bressant et chante comme Mario?

Mais, malgré ses travers et sa légèreté, le vicomte était brave, et il dit en se levant :



— Mes deux témoins sont dans votre antichambre. Voulez-vous fixer avec eux le jour, l'heure et le lieu?

— Très-volontiers.

Les arrangements furent conclus, et les témoins se retirèrent enchantés du bon accueil de M. de Schouloff.

Ce dernier, rendu à lui-même par cet incident, dont les conséquences pouvaient être si funestes, n'eut plus qu'une pensée, celle d'écrire une lettre, non pas à Albertine, mais pour Albertine, — ce qui n'est pas la même chose. S'il triomphait, il partirait immédiatement après avoir brûlé ce papier. S'il succombait, son domestique remettrait la lettre à M<sup>lle</sup> Ristain, pour que celle-ci connût combien elle avait été vénérée et aimée.

Cet amour, que Dimitri n'avait pas voulu s'avouer à lui-même, il en sentait dans son cœur le palpitant témoignage, depuis qu'une alternative de vie ou de mort s'était placée devant ses yeux.

## X

Cependant le banquier, comme s'il n'avait pas assez de tourments, recevait du jeune homme grave un billet conçu en ces termes :

« Monsieur,

« D'après la façon dont vous m'avez traité hier au soir, il m'est facile de juger que certaines espérances sont détruites pour moi. Peut-être, en considérant la carrière sérieuse que je suis, pourriez-vous regretter un jour d'avoir repoussé un homme qui ne recherchait la main de mademoiselle votre fille que pour les motifs les plus purs. Quoi qu'il en soit, et afin de vous prouver que je n'ai point de rancune, je puis et veux vous donner un petit avis assez utile. Une rencontre est projetée pour demain entre M. de Beauséjour et le baron de Schouloff. Le sujet est une altercation qui aurait eu lieu hier à l'Opéra, sans doute avant mon arrivée. Je vois avec peine que M. de Schouloff est un duelliste : c'est fâcheux. S'il m'avait défié pour ce que j'ai dit, je l'eusse confondu par mon calme : mes principes immuables condamnent formellement le duel. Je pense, Monsieur, que vous ferez tous les efforts possibles pour arrêter cette malheureuse affaire.

» Agrérez, etc.,

» DE FRANCASTEL »

Si M. Ristain n'avait pas dormi, il déjeunerait moins encore. Que faire? Sa perplexité était sans égale. Connaissant maintenant la fierté du baron, il craignait de l'irriter par une intervention malencontreuse. Instruit des sentiments de sa fille, il s'accusait d'inertie s'il n'agissait pas. Des deux côtés il y avait péril : péril à remuer, péril à rester immobile.

Dans cette perplexité, le pauvre homme passa la journée entière enfermé au fond de son cabinet, tournant, retournant le dilemme de vingt façons, de cent façons plutôt, sans aboutir à aucun résultat pratique. Ce n'était plus le *To be or not to be*; c'était le *To go or not to go*. Donnerait-il l'alarme? Garderait-il le silence?

Ce qui l'étonna le plus, ce fut de trouver Albertine très-calmée. Dans la matinée, la douce enfant avait été voir ses bonnes mères du couvent; elle leur avait exposé sa peine et avait reçu d'elles les avis les plus sages et les plus propres à armer le cœur de patience.

— Tiens, dit-elle, sois heureux, cher père, je ne suis plus triste. Ma folie s'en va. Je t'avais affligé, n'est-ce pas?

— O mon enfant!...

— Je t'en demande sincèrement pardon. Cela ne se produira plus jamais. Je serai forte, je serai courageuse. Si le baron renonce à nous voir, s'il part, eh bien! je pourrai garder de lui un

bon souvenir, mais je surmonterai le regret et je me rappellerai qu'avant tout je dois me consacrer à mon père.

Ces paroles, au lieu de consoler M. Ristain, ne servirent qu'à l'épouvanter.

— Mon Dieu! mon Dieu! se dit-il, elle est tranquille aujourd'hui parce qu'elle a reçu d'utiles conseils; elle est tranquille parce qu'elle ignore ce qui se passe. Mais qu'elle vienne à être informée de ce drame, adieu sa placidité, adieu ses belles résolutions. Ah! funeste bal! funeste bal!...

Et le malheureux père était d'autant plus triste que sa fille était plus souriante, d'autant plus terrifié qu'elle avait plus de confiance.

La scène changea le lendemain. — Ce fut Albertine qui, éplorée, une lettre à la main, traversa les appartements, arriva à la chambre de son père, et se laissa tomber à genoux, les deux bras désespérément tendus vers le lit où le banquier venait de s'éveiller en sursaut.

— Mon père, mon père, c'est fini, il va se battre, il s'est battu... Il est mort!

Elle s'affaissa sur elle-même. Aussitôt M. Ristain sonna à briser le cordon. Les domestiques accoururent; on rapporta la jeune fille dans sa chambre; le médecin fut appelé en toute hâte. Albertine avait le délire...

M. Ristain, on le pense, ne s'amusa pas d'abord à lire la lettre qu'il avait ramassée sur le tapis. Plus tard, quand les premiers soins eurent été donnés par le docteur, il voulut, pour juger de l'effet qu'avait pu produire cette lettre, voir ce qu'elle contenait. C'était l'adieu tracé en ces termes par Dimitri :

« Chère Mademoiselle,

« Je ne suis presque pour vous qu'un inconnu, et je n'aurais pas la témérité de vous écrire si je ne trouvais mon excuse dans une circonstance pénible qui peut-être me séparera de vous à jamais. J'ai été provoqué en duel. Il est possible que l'issue de cette rencontre me soit défavorable et je regretterais en mourant de vous laisser sous l'impression de la façon des plus brusques dont je vous ai quittée à l'Opéra. Je l'avoue, j'avais été froissé d'une précaution qui ne m'avait pas paru devoir être prise à l'égard d'un gentilhomme : mais si j'avais mieux réfléchi, je me fusse dit que ce gentilhomme avait eu le premier tort, celui d'avoir agi un peu légèrement envers un homme respectable comme votre père. Je vous prie donc, bonne et aimable demoiselle, de me servir d'interprète et de transmettre toutes mes excuses à M. Ristain.

« Maintenant, laissez-moi vous dire, — et ce ne sera pas choquant pour vous, puisque cette lettre n'est destinée à vous être remise que comme adieu, — laissez-moi vous dire combien j'ai été charmé de votre candeur, si rare en ce siècle. Il est aujourd'hui peu de femmes qui veuillent rester femmes; la plupart abjurent leur plus beau titre et foulent aux pieds leur plus brillant fleuron. Restez toujours ce que vous êtes, Mademoiselle : heureux l'homme dont vous consentirez à partager le sort!

» Adieu. — Celui qui veut vous donner sa dernière pensée.

» DIMITRI. »

Le sens de la lettre de Dimitri, comme on a pu le voir, indique bien qu'elle ne devait être remise à Albertine que si le baron succombait dans le duel. Telle avait été la recommandation faite par M. de Schouloff à son valet de chambre. Or, comment la lettre était-elle arrivée si promptement à son adresse?

Était-ce donc que l'épée du vicomte avait frappé au cœur le malheureux Russe?

Rassurez-vous, le cœur du brillant colonel n'avait pas été atteint.



Nous ne vous raconterons pas le duel : car si le public est justement fatigué des descriptions de l'Opéra, il ne l'est pas moins des détails minutieux de pareilles rencontres. Qu'il nous suffise de dire que le baron eut le bras gauche traversé, et que le vicomte eut la main droite percée de part en part. M. de Schouloff eût pu continuer la lutte, mais il eut la générosité de s'en abstenir, le vicomte n'ayant pas l'habitude de tirer de la main gauche. Les témoins déclarèrent l'honneur satisfait, et les deux adversaires allèrent se faire panser.

Mais, encore une fois, comment, après ce résultat, la lettre avait-elle été remise à Albertine ?

Tout simplement parce que le valet de chambre du baron, le plus débonnaire moujik que le sol de la Russie ait jamais porté, avait perdu la tête. Le pauvre garçon ne vit pas plus tôt son maître parti, qu'il se mit à éclater en sanglots et brouilla les recommandations que le baron lui avait faites. Ainsi, il se persuada qu'il était de son devoir de porter au plus vite la lettre destinée à M<sup>lle</sup> Ristain. Il s'élança vers la rue de Provence, et ne s'arrêta pas avant d'avoir remis la missive aux mains de la gouvernante. Après quoi, il s'en revint d'un trait à l'hôtel du Louvre, en pleurant et mugissant tout le long de la route : ce qui ne laissa pas que d'étonner les passants, qui voyaient dans un si terrible désespoir un grand gaillard de cinq pieds dix pouces, vêtu du caftan moscovite, avec ceinture serrée, pantalon flottant, bottes de cuir violet, bonnet fourré. Ce ne fut qu'au moment où son maître lui apparut vivant encore, quoique blessé, que le pauvre Ivan Ivanowitch sentit l'énormité de sa bévue. Il se prosterna aux pieds du baron, et confessa sa faute en recommençant à gémir. Dimitri n'était pas de ces boyards irascibles qui raisonnent d'abord avec le knout. Il sourit tristement et dit :

— Tu as fait une chose fâcheuse. Mais, qui sait ? peut-être Dieu a-t-il voulu se servir de toi, — instrument grossier, — pour un de ses desseins secrets. Seulement (et la commission n'est pas difficile à remplir) tu vas retourner bien vite à l'hôtel de M. Ristain, annoncer que, loin d'être mort, je ne suis que légèrement blessé. Tu m'entends ?

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

## LE SULTAN PINCE-OREILLE

(CONTE. — SUITE ET FIN.)

### IV

Ondinette allait avoir quinze ans. Il y en avait cinq que le pêcheur de corail était aux mines.

Le sultan Pince-Oreille était de plus en plus possédé du désir de voir briller sur sa tête le diamant qui devait humilier les empereurs et rois de l'univers. A mesure qu'il vieillissait, cette passion devenait une véritable maladie, de sorte que pour un oui ou un non il aurait envoyé aux mines ses sujets les plus dévoués.

Personne n'osait l'aborder.

Un jour qu'il s'était emporté jusqu'à menacer son ministre du commerce de l'envoyer rejoindre le pêcheur de corail, Ondinette intervint et dit :

— Bon sultan, apaise ta colère. Je sais où est enfoui le plus beau des diamants que recèlent les entrailles de la terre. Fais-moi conduire aux mines et tu verras.

— Vraiment ! Ondinette, fit le sultan ; serais-tu fée ou magicienne ?

— Peut-être bien, répondit Ondinette en jouant avec la rose blanche que lui avait donnée la vieille esclave.

— Tu me répons du diamant ?

— Oui, prince.

— Sur tes deux oreilles ?

— Sur mes deux oreilles.

— Que je couperai, si tu mens ?

— Oui, prince.

Le ton résolu d'Ondinette, qui mettait ainsi ses oreilles en gage, séduisit l'imagination du sultan. Ondinette fut conduite aux mines selon son désir. Que s'y passa-t-il ? Nous l'apprendrons bientôt. Toujours est-il que, le jour suivant, elle présentait au sultan enchanté et ravi le diamant merveilleux.

### V

Cependant, chose singulière, à partir de ce jour l'existence du sultan Pince-Oreille ne fut plus qu'un long cauchemar. A peine endormi, il était troublé dans son sommeil par des soupirs, par des plaintes qui s'élevaient de tous les coins et recoins de ses appartements, éclairés par les feux du resplendissant diamant. Le prince, éveillé en sursaut, appelait ses gardes ; on faisait des recherches dans le palais ; mais tous ces soins demeuraient stériles. On ne découvrait rien de la cause de ces plaintes lamentables. Cela dura plusieurs semaines ; de sorte que beaucoup de gens commençaient à se dire tout bas : « Il se pourrait bien que notre bon sultan fût en proie à quelque vision. »

Bientôt un bruit circula autour du palais : c'était qu'Ondinette était une petite sorcière qui avait jeté un mauvais sort au prince Pince-Oreille. Un vieux charlatan, attaché au palais comme médecin des ménageries de Son Altesse, se fit l'interprète des envieux et des jaloux, pour dénoncer la fille du pauvre jardinier au sultan.

— Vous croyez, docteur, répondit Pince-Oreille au savant, vous croyez que cette petite fille, si jolie, si gaie, si aimable, m'a jeté un mauvais sort, et que je dois la faire mourir sous les verges ?

— Oui, prince, répondit sans sourciller l'homme des ménageries impériales.

— Eh ! bien, docteur, s'il en est ainsi, nous allons confondre la drôlesse et jeter ses oreilles aux chiens ; j'ordonne que tous les savants de mon empire, juges et hommes d'État, s'assemblent dès demain dans notre palais, où nous ferons comparaître la coupable ; ensuite nous aviserons.

Le jour venu, toute la cour rassemblée, tous les lettrés, tous les savants réunis, même les favorites, le sultan sur son trône, Ondinette fut introduite.

Un mouvement d'étonnement se produisit dans l'assistance à la vue de cette belle et gracieuse petite personne qui n'avait pour toute parure qu'une simple robe blanche et une rose à sa ceinture ; mais Ondinette avait un talisman irrésistible : la jeunesse, qui vaut bien l'empire du monde, sans parler des qualités du cœur et de l'esprit, qui valent bien des armées.

Autour du prince Pince-Oreille, ce n'étaient que perles, pierres, dentelles, broderies, or et panaches. Les dames ne concevaient pas qu'on fût si jolie avec si peu d'atours. Le sultan Pince-Oreille même, comme subjugué par la beauté et la sérénité de la jeune fille, ne dédaigna point, au grand scandale de ses courtisans, de tendre la main à l'accusée, déclarant cette petite sorcière la plus jolie personne de son royaume.

— Ondinette, lui dit-il, l'État se porte mal, les savants ne comprennent rien à ma maladie ; n'aurais-tu pas dans tes connaissances, parmi les gardeuses d'oies et de pourceaux, quelques-unes de ces sorcières qui savent nous jeter des sorts et qui savent aussi nous en délivrer ?

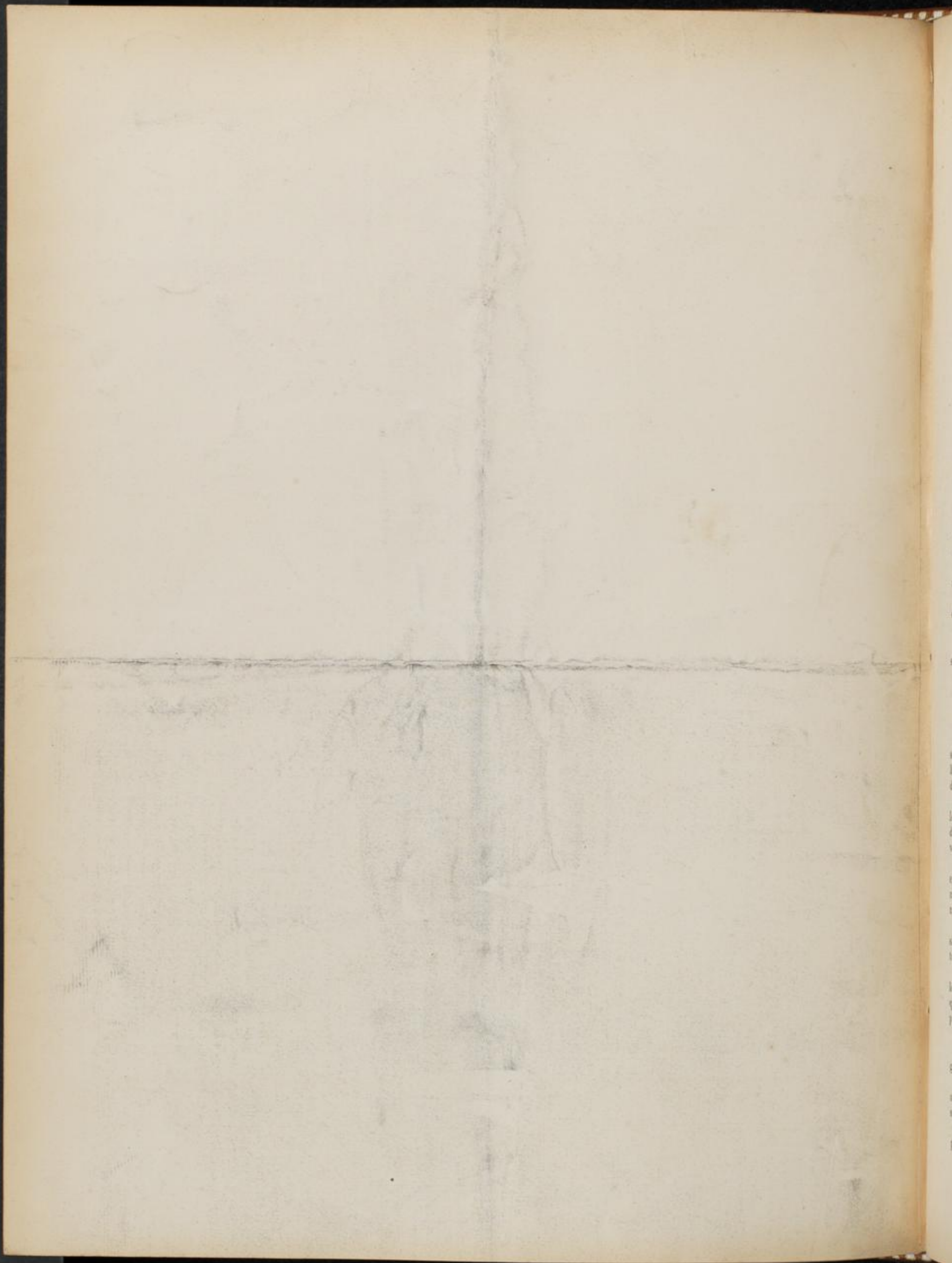
— Il n'y a rien au monde au-dessus de la puissance des rois, répondit Ondinette avec un petit sourire ironique qui embarrassait Sa Grandeur. Si Son Altesse consultait son vétérinaire ? observait-elle avec malice, en jetant un regard de côté sur le charlatan qui l'avait accusée.

Le sultan saisit l'oreille de la jeune espiègle, mais il n'eut pas











le courage de la pincer ; il se prit lui-même à sourire, mais si tristement, que la petite fille du jardinier en fut émue jusqu'aux larmes.

## VI

Le savant s'empressa de prendre la parole pour justifier son accusation et aussi son ignorance. Il enfla sa voix et dit, avec un geste presque menaçant, à la fille du jardinier :

— Toi, dont le regard surnaturel sait découvrir les diamants enfouis dans les plus sombres profondeurs de la terre, dis-nous quelle est la maladie de Son Altesse ? Tu la connais, nous le savons.

Ondinette, sans se déconcerter, répondit :

— Autrefois, quand les rois étaient malades, leurs peuples avaient la fièvre ; de nos jours, quand les peuples ont la fièvre, ce sont les rois qui sont malades.

Cette fière réponse d'Ondinette souleva dans l'assemblée des murmures d'indignation : n'était-ce pas déclarer avec effronterie que, les sujets du bon sultan n'étant pas heureux, les remords troublaient la conscience royale !

Alors ce dialogue rapide s'établit entre le savant et la gentille bouquetière :

— Pourquoi les nuits du prince sont-elles troublées par le bruit des soupirs et des sanglots ?

— Ne seraient-ce pas, répondit Ondinette, les soupirs et les sanglots de quelque pauvre diable qu'un injuste ministre aurait fait jeter aux mines ?

— Pourquoi Sa Majesté a-t-elle des pesanteurs de tête abominables ?

— C'est peut-être parce que les mineurs du prince manquent d'air.

— Pourquoi Sa Majesté souffre-t-elle nuit et jour, enfin ?

— C'est parce que les douleurs du pauvre sont de tous les instants.

— Quand notre bon sultan cessera-t-il de souffrir ?

— Quand le diamant fixé à sa couronne cessera de briller.

— Qui donc a fait au prince ce présent fatal ?

— Moi.

A ce moment, le prince, qui avait la couronne au front, sentit son visage inondé d'une sueur froide. Il jeta la couronne loin de lui avec épouvante ; le diamant s'en détacha et roula aux pieds du sultan.

L'assemblée fut comme frappée de terreur. Ondinette souriait ; le savant triomphait. L'homme rouge s'avancit pour s'emparer d'Ondinette et la livrer aux verges ; toutefois, on attendait la volonté du maître.

Pince-Oreille se leva lentement et dit d'une voix assez altérée en s'adressant à la jolie fille du jardinier, dont le visage rayonnait d'un éclat vif et doux entre les tresses de ses beaux cheveux noirs :

— Ondinette, si tu peux nous prouver que pleurs, soupirs, sanglots, fatigues et larmes sont contenus dans ce beau diamant, tu auras ta grâce.

Ondinette fut un moment troublée. Une légère brise, qui s'éleva soudain, vint à son secours en passant sur la fleur d'églantier que la jeune fille avait à sa ceinture ; elle en agita et vivifia les pétales, et murmura à l'oreille d'Ondinette :

— Songe au talisman ! mais songes-y pour la dernière fois...

— Merci ! bonne Panama, répondit Ondinette à la brise légère.

Alors, s'approchant des marches du trône, où brillait le diamant superbe, elle toucha le joyau de la fleur d'églantier en disant :

— Pauvre pêcheur, pour t'enlever au dur travail des mines, pour te rendre à la liberté, j'ai dû te changer en pierre brillante ;

mais aujourd'hui, aux pieds du plus juste, du meilleur des souverains, renais à l'humanité !

Et voilà que le joyau, d'éclatant qu'il était, devint noir ; puis, le diamant s'étant dissipé comme une lumière insaisissable, un pauvre homme en surgit et apparut dans l'attitude des suppliants, embrassant avec transport les pieds du sultan Pince-Oreille.

— Quoi ! le pêcheur de corail ici ? s'écria l'homme rouge.

— C'est une trahison, hurla le vétérinaire.

— Messieurs, le prince est guéri de la folie des diamants, s'écria Pince-Oreille.

Puis, allant lui-même relever la petite bouquetière agenouillée et la prenant dans ses bras presque centenaires, il dit :

— Oui, ma fille, les grandeurs peuvent avoir leur orgueil, mais elles n'ont point d'éclat sans la justice. Tu es digne d'entrer dans la famille et les conseils des rois ; tu seras riche, reine et aimée, ajouta-t-il en lui présentant son fils.

Et tout le monde se précipita aux fenêtres du palais pour voir le pêcheur de corail, qui à toutes jambes courait au rivage revoir sa pauvre cabane, sa femme et ses chers petits enfants.

Savinien LAPOINTE.

## Description de la figurine coloriée L. N° 97.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE D'AUTOMNE. — Costume en armure de laine grise et faille de ton assorti, mais plus foncé. — Jupons à traîne, garni devant de deux volants plissés, et derrière d'un seul grand volant monté par deux coulisses. — Le tablier, très-long et terminé par des franges, se perd en drapés par derrière. Une écharpe de faille bride le tablier en entourant le corps et se noue sur le côté. — Habit *Garde-française* présentant dans le haut de larges revers dont les pointes sont fixées au corsage par des boutons de nacre ; de belles franges accompagnent le bas de la basque ; les deux pans de l'habit sont ornés de revers de faille qui se rabattent sur le dessus et y restent fixés par un bouton. Le bas de ces pans est tout plissé. Les manches, en faille, sont entourées d'un parement rond en laine, sur lequel se rabat une pointe de faille avec bouton à l'extrémité. Poche s'allongeant sur le côté, garnie de plissés et de franges, avec plaque de faille au milieu et boutons aux deux extrémités terminées en pointe. — Colletette à jabot et manchettes en dentelle de Bruges. — Chapeau à fond mou en feutre gris et passe *cabochée* en velours épinglé de même ton. Grappes de raisin avec feuilles de vigne dessus et dessous.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueillie le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté ; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer



dans nos bureaux, est une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de quatorze toilettes complètement inédites, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### REVUE DES MAGASINS

M<sup>me</sup> DALTROPIE-VORMUS sait parfaitement se plier aux exigences des différentes positions, et ses conseils sont, sous ce rapport, très-précieux. En s'adressant à elle pour un costume ou une confection, il suffit de lui donner une limite minimum et maximum; on peut être assuré qu'elle ne dépassera jamais la moyenne.

Nous avons vu chez cette habile couturière (14, rue Vivienne) de charmants costumes de ville empreints de ce caractère simple et vraiment parisien qui la fait tant rechercher. Prenons-en un au hasard: il est en cachemire des Indes marron. Jupon à courte traîne entouré de deux plissés « coup de vent » posés l'un près de l'autre, avec une séparation de velours de même nuance. Longue polonaise boutonnée derrière, ornée dans le bas d'un large biais de velours, et au milieu devant d'un « grillé » de velours étroit. La manche, plate et boutonnée jusqu'au coude, est ornée sur la couture de dessus d'un « grillé » de velours. Poche de cachemire couverte de la même garniture.

M<sup>me</sup> Daltropie-Vormus nous montrait dernièrement une idéale toilette de jeune fille, dont toute l'élégance était dans la façon et la simplicité. C'est une robe moyen âge, en cachemire des Indes crème, à longue traîne ondoyante, mais presque collante du haut. Le corsage est ouvert en carré par des plissés qui remplissent une partie du vide; crêpe lisse à l'intérieur et manches Louis XV, ornées de même. Une aumônière en faille rouge et faille crème, plissées l'une dans l'autre, est suspendue au côté par une cordelière assortie aux deux nuances. Des nœuds de même nature ornent le corsage et les manches.

— M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs ont été assez intelligentes et assez habiles, dans la transformation subie par leur *Ceinture Régente*, pour ne pas sortir des règles d'hygiène qu'elles se sont imposées dans la création de leur œuvre.

Avec ce gracieux modèle, on a l'assurance de suivre les préceptes de la mode actuelle, qui pousse toujours à l'effacement des hanches et à la compression du corps, sans nuire en rien à la santé. Chose rare, la coquetterie est ici mise d'accord avec la sagesse, et c'est à M<sup>mes</sup> de Vertus que nous devons ce miracle. Aussi que de visites dans les salons de la rue Auber, 12! Une société choisie s'y renouvelle chaque jour, et l'élégance de l'installation ne le cède en rien à celle des femmes qui se rencontrent en ce lieu ou des jolis modèles de *Ceinture-Régente* qu'on y vient chercher.

Nous recommandons aux femmes un peu fortes un choix de ceintures de toute nature, parfaitement comprises par M<sup>mes</sup> de Vertus et qui sont appelées à rendre d'importants services.

Tournures et jupons sont établis avec le même soin scrupuleux et l'élégance la plus achevée.

— Quand on arrive de la campagne, le premier souci d'une bonne mère de famille doit être de songer à visiter les vêtements de tous les siens. Les uns, bien nettoyés, peuvent encore être utilisés, en y apportant certaines modifications; d'autres sont mis au rebut et remplacés par des étoffes qui, sous les doigts d'une ouvrière habile, seront vite transformées en objets d'habillement de toute nature.

Si l'on possède une bonne machine à coudre, un travail de cette nature n'est qu'un jeu; mais lorsqu'on est obligée de ne compter que sur ses doigts, il y a de quoi se décourager, car on n'en finit pas.

Nous croyons donc de notre devoir de rappeler aux femmes sérieuses la machine à coudre *Wheeler et Wilson*. Rien de meilleur en son genre que ce précieux instrument de travail, vraie machine à coudre de famille avec laquelle on peut exécuter tous les ouvrages du monde, depuis la lingerie la plus fine, en passant par tous les objets de linge de corps ou de table, jusqu'aux vêtements de laine et de drap les plus forts.

Ecrire directement à M. Henri SEELING, agent unique, pour la France, de la C<sup>ie</sup> Wheeler et Wilson: 70, boulevard Sébastopol; 97, rue Neuves-Petits-Champs.

### SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la décoloration des cheveux. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil*: à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépôt principal pour la vente en gros); Guerlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de Rowlandz. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature: A. Rowland and Sons, en encre rouge.

M. D'A.

### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred DES ESSARTS. — *Le sultan Pince-Oreille*, conte, par M. Savinien LAPOINTE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1355 E, dessin de M. Jules DAVID: toilettes d'automne. — Figurine coloriée L. n° 97 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU: toilette de visite d'automne.

Dans le texte: P. n° 331, dessin de M. E. PRÉVAL: Fichu-manille pour dîner ou soirée. — DG. n° 286, dessin de M. E. PRÉVAL: nouveaux modèles de costumes, confections et modes d'automne.

Voici le sommaire du numéro 11 du journal *La Jeune Mère* (1<sup>er</sup> septembre 1876.) Rédacteur en chef, D<sup>r</sup> BROCHARD ✽.

TEXTE: Causerie du Docteur (*La chaleur*. — *Diarrhée infantile*). L'éducation du nouveau-né (*Médecine maternelle*). — Académie de Mâcon. — Le Progrès et la Routine. — La Crèche de Namur. — L'Eloquence des chiffres. — Bibliographie. — Nouvelles. — GRAVURES: Crèche. — L'Escarpolette.

Bureaux: E. Plon et C<sup>ie</sup>., éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement: un an, 6 fr.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.